

Claude FARNOUX

LE FLAMBOYANT BARONNET DE STICLEFORD



En ces années qui suivaient celle de la victoire de Waterloo, le comté du Surrey, au sud de la Tamise, vivait paisiblement, enrichi par ses blés et ses laines, sous la ferme conduite de quelques lords arrogants, de ses squires chasseurs de renards et de ses révérends anglicans bons vivants, tous unis dans les préjugés sociaux et l'évangélisme bien-pensant.

Mais quels remous agitaient-ils les âmes sous la surface unie de la vie provinciale et des thés compassés ?

Chapitre I

Face à l'orage

Après s'être annoncée au son allègre et criard de sa trompe, la diligence « Le Major » de Winchester s'était arrêtée, sous une pluie battante, à l'Homme Vert. Le garçon d'écurie de l'auberge, couvert d'un sac, amenait déjà les chevaux de relais fringants, alors que ceux de la diligence, dételés et fumants, s'ébrouaient sans considération pour celui qui les emmenait et qui étouffa un juron.

Un jeune homme blond d'une vingtaine d'années, en pardessus à rabats, descendu de la diligence, entra avec vigueur dans la salle d'auberge, posa son sac de cuir et s'écria, en enlevant son chapeau pour le secouer :

« – Dites donc, mon brave, n'avez-vous pas vu la voiture de Sticleford House ? »

Surpris, mais impressionné par le nom cité, l'aubergiste à qui il s'adressait répondit en esquissant un salut :

« Euh... non, je n'ai pas vu de voiture... sir ». Il avait murmuré ce titre de façon à peine audible.

« – C'est tout de même impossible ! Mon oncle a fait prévenir exprès il y a quatre jours ! ».

Une jeune fille en manteau de drap rose éteint et en bonnet assorti, blonde aussi à ce que l'on pouvait deviner des cheveux qui encadraient discrètement ses tempes et qui avait suivi le garçon au ton impératif, avançait timidement :

« – Il a dû y avoir un contretemps, EDMUND, elle va très probablement arriver... »

L'aubergiste, qui avait retrouvé ses esprits, reprit en s'adressant au jeune homme :

« – oui, sûrement c'est le cas... Monsieur ?... »

« – EDMUND HARDING ! »

« – Ah, je suis honoré, Sir EDMUND, oui, le majordome de votre très distingué père, dont nous honorons tous la mémoire ici à Guildford depuis que nous avons su... a sûrement fait le nécessaire... oui, très certainement. Peut-être voudrez-vous prendre le thé en attendant ?... avec ce temps... »

La jeune fille acquiesça avec soulagement à cette offre et elle se dirigea vers une table proche de la cheminée où flambait un bon feu. Le jeune homme la suivit en affichant sur son visage la plus mauvaise humeur qu'il fut possible de manifester.

★

★ ★

EDMUND HARDING, fils du baronnet FRANCIS HARDING, lieutenant-colonel aux armées de sa majesté GEORGE III, était un jeune homme distingué, frais émoulu du collège Balliol d'Oxford. Son visage au teint vif encadré de cheveux blonds mi-longs, mis en valeur dans une haute cravate d'un blanc immaculé, dénotait le sportif féru d'élégance ; Ses yeux bleus au regard incisif montraient un caractère décidé.

Ayant perdu sa mère à quinze ans et son père ayant pris brevet d'officier dans les troupes royales qui combattaient sous WELLESLEY en Espagne contre les troupes françaises, il avait été accueilli à Londres pour terminer ses études, ainsi que sa sœur ELLEN, par son oncle WILLIAM HARDING, le frère cadet de Sir FRANCIS, qui était l'un des plus gros importateurs de thé de la City, où il logeait dans une maison cossue.

Sans avoir été vraiment brillantes, ses études avaient néanmoins donné à EDMUND l'occasion de s'exercer avec quelque maîtrise à l'escrime et au cricket et d'acquérir quelques relations d'amis fort titrés – portant le gland d'or sur leur bonnet carré – ce qui lui avait permis d'apprécier, lors d'invitations, les plaisirs violents de la chasse échevelée au renard et, à Londres, ceux plus turpitudineux du théâtre et des actrices.

A dix-neuf ans, se destinant, pour le prestige et le désir de rester à Londres – mais aussi pour les revenus

escomptés – à la profession juridique éminente d’avocat, il s’était inscrit à Grey’s Inn et fréquentait depuis un an avec assiduité le très sérieux quartier du Temple qui rassemblait les études d’avoués et le monde du droit dans la capitale.

Les victoires de l’armée en 1810 à Torres Vedras et en 1812 et 1814 à Madrid, Vitoria et Toulouse avaient été fêtées avec enthousiasme au Collège. EDMUND s’y était enorgueilli des faits d’armes et de l’élévation – onéreuse – au grade de lieutenant-colonel de son père, ce dont ses camarades étudiants et certains fellows du corps enseignant l’avaient félicité. La victoire de Waterloo de l’été 1815 avait provoqué une véritable explosion à Londres. Des bals avaient eu lieu, les soldats de la milice en uniforme rouge étaient entourés comme des héros, encore qu’ils n’aient pris aucune part aux combats. Dans la fumée des pipes et les tasses de café, du White’s chocolate House au Cocoa Tree qu’EDMUND fréquentait, à Saint James Coffee et même au Trubey’s des clergymen, on s’arrachait les journaux qui donnaient les détails de la fameuse bataille. Puis vint un jour dans les feuilles la première liste des glorieux morts tombés dans les combats acharnés, du château d’Hougoumont à la Haie Sainte, GORDON, LANCEY de l’Etat-Major... les héroïques Coldstream Guards décimés...

Le lendemain, un domestique de son oncle vint lui demander d’aller voir celui-ci d’urgence. Il apprit

de sa bouche que son père avait été tué au vallon de la Haie Sainte, où la brigade de Sir COLIN HALKETT, dans laquelle il commandait, avait subi onze charges meurtrières sans céder. Il était enterré en France à Braine-l'Alleud.

Il garda l'attitude honorable que commandait son éducation, mais ressentit profondément à cette nouvelle l'impression que le monde s'effondrait autour de lui.

Sa sœur, plus jeune que lui et âgée de seize ans, s'évanouit lorsqu'il lui apprit la nouvelle, ainsi que son oncle avait préféré qu'il fit, et il dut faire effort sur lui-même pour la réconforter, avec l'aide de sa tante EMMA. Leur cousin CHARLES qui était déjà dans les affaires avec son père et leur cousine DOROTHY ne savaient comment les consoler. Des jours bien tristes suivirent pour les deux jeunes gens.

Trois semaines après, son oncle désira avoir avec lui une conversation sérieuse. Il déclara à son neveu qu'il se trouvait engagé dans des études certes prestigieuses mais longues et onéreuses. Sans les sommes que son regretté père lui adressait, il ne pourrait plus subvenir à de telles dépenses, sans parler du train de vie de sa sœur et de lui qu'il ne voulait en aucune façon souligner. Les fermages du domaine du Surrey de son père étaient par ailleurs insuffisants à eux seuls, du fait de certaines circonstances qu'il ne précisa pas. Il ne voulait absolument pas le presser, mais il estimait très souhaitable que son neveu

envisage de prendre d'ici deux à trois mois une profession rémunératrice. Ses relations à la City, où sa firme était honorablement connue, lui permettraient de lui « mettre le pied à l'étrier... »

EDMUND accusa ce second coup et mesura l'écroulement complet de ses projets en même temps que la force de la tempête qui les assaillait, sa sœur et lui.

Héritier du titre de baronnet de son père et du domaine, il devenait le chef de la famille et portait la responsabilité de la décision à prendre. Celle-ci ne pouvait être, selon lui, que conforme à l'honneur, digne de la lignée glorieuse des HARDING. Beaucoup de ses camarades du collège, leur diplôme de Bachelier ès Arts obtenu, avaient, à la sortie d'Oxford, rejoint le château de leur famille pour mener une vie de Landlord. C'était là, en province, dans le château familial chargé d'histoire qu'était véritablement le refuge, l'ancre à laquelle ils pouvaient s'accrocher dans la tourmente.

Le jour suivant, il informa son oncle qu'il prenait la décision d'aller vivre avec sa sœur sur leur domaine de Sticleford, en le remerciant, ainsi que sa tante, de leur accueil familial pour les années d'études qu'il avait passées à Londres et dont il leur restait reconnaissant. Leur départ fut fixé à la fin d'octobre, le temps de faire préparer leur installation.

Il avait refusé la chaise à quatre chevaux offerte par leur oncle pour le trajet et déclaré qu'ils

prendraient, avec sa sœur, la diligence pour Southampton. Il lui avait seulement demandé qu'il veuille faire prévenir par un valet de leur arrivée au manoir, quatre jours à l'avance et y faire porter leurs bagages les plus lourds et les plus volumineux.

Accompagnés le jour du départ par leurs cousins, leur oncle et leur tante, ils avaient ainsi fait charger à la Croix Dorée, à Charing Cross, une malle d'osier, un bagage de cuir, un autre de tapisserie, deux cartons à chapeaux et une caissette du meilleur thé de Chine, cadeau de leur tante, dans les coffres du stage coach, puis pris place, dans la voiture pour ELLEN, à l'extérieur sur le siège recherché du cocher pour EDMUND.

La pluie, glacée, les avait saisis à Kingston et n'avait pas lâché prise quinze miles durant, jusqu'à leur arrivée à Guildford, petit ville du comté de Surrey, située aux derniers contreforts des North Downs et capitale de la charmante région dénommée les Surrey Hills, les collines du Surrey.

*

* *

Après s'être assise auprès du feu où chantait doucement la bouilloire, ELLEN s'était d'abord assurée, grâce à la petite glace sortie de son sac, que sa coiffure n'avait pas subi de désordres à la suite du voyage ; elle avait alors adopté l'attitude digne qui

convenait à la fille de Sir HARDING dans ce lieu où, derrière les petites cloisons qui séparaient chaque table, les boutiquiers, rustres et commis-voyageurs présents ne manquaient pas de l'examiner à la dérobée.

Elle gardait le silence devant l'air contrarié de son frère et en profitait pour penser à l'aventure romantique qu'elle vivait, orpheline arrachée à la capitale et à l'affection de sa parenté qu'elle était, et lancée au rôle de châtelaine aux côtés de son frère dans l'une des plus anciennes maisons domaniales de province. Le thé bouillant, accompagné de rôties au beurre demandées pour elle par son frère, la réconforta. De toute façon, si la voiture n'arrivait pas, elle était assurée que son frère saurait surmonter les difficultés et trouver la solution pour les amener au manoir.

L'horloge venait de sonner la demie passée cinq heures lorsqu'on entendit le roulement d'une voiture arrivant au galop de ses chevaux puis des exclamations et un piétinement de bêtes arrêtées. Enfin la porte de l'auberge s'ouvrit et un garçon rougeaud, en grosse blouse mal couverte par un vieux manteau, entra. Il demanda à voix haute à l'aubergiste si des voyageurs descendus de la diligence pour Sticleford House étaient là. L'hôte le dirigeait vers EDMUND et sa sœur, mais déjà celui-ci s'était levé brusquement et l'interpelait :

« – Nous t’attendons depuis près d’une heure !
Quel est ton nom ? »

« – ALFRED MOR... »

« – Eh bien, ALFRED, tu auras de mes nouvelles !
C’est la voiture couverte j’espère ? »

« – Oui, Votre Honneur, oui... elle... la jument... »

« – Bien, charge les bagages rapidement, que nous partions. »

L’homme, un palefrenier du manoir, alla en hâte prendre les bagages que lui désignait EDMUND. Celui-ci régla l’aubergiste et ils montèrent par le marchepied dans la voiture. Les deux gros shires s’ébranlèrent alors que le crépuscule, avancé encore par le ciel sombre et pluvieux, recouvrait la campagne.

C’est toujours sous la pluie qu’ils devaient arriver à Sticleford House. Durant le trajet, EDMUND, silencieux dans l’obscurité qui les entourait, s’était ressouvenu des moments de sa jeunesse au château, les corridors sombres, les larges escaliers aux montants sculptés, les multiples recoins plus ou moins effrayants le soir quand la bougie vacillait, au fond le grand hall à colombages, lambrissé à l’intérieur, avec ses tableaux, le jardin avec ses buis et ses ifs taillés où il avait joué à cache-cache avec sa sœur et des cousins, le vieux jardinier et ses framboises, HUMPHREY, le majordome de son père, si impressionnant, les écuries et les chevaux qu’on lui avait fait monter lors des vacances de la public-school de Westminster...

La grille ouverte par le cocher, les roues de la voiture crissèrent dans l'allée de graviers. Ils aperçurent la grande baie à gauche et le porche, seuls éclairés dans la masse noire du vaste manoir. Emus, ils descendirent de voiture sur le perron dallé peu élevé qui précédait l'entrée à deux colonnes. Eclairé sous l'auvent par un flambeau tenu par un domestique, le majordome était là pour les accueillir. Ce qui frappa EDMUND, ce furent ses cheveux blancs qui lui firent sentir soudainement combien le temps et les choses avaient pu passer depuis son départ.

Le visage sérieux, le majordome esquissait cependant un sourire :

« – Je suis très heureux de vous accueillir dans votre manoir, Sir EDMOND, avec Miss ELLEN votre sœur. Permettez-moi de vous dire combien nous avons été profondément affligés ici par le décès de votre père. Un bien triste moment pour tous, mais aussi sans doute un moment de gloire pour votre famille... »

« – Je vous remercie, HUMPHREY, merci... ». L'âge du majordome, son attitude respectueuse et son regard réconfortant tout à la fois, ses paroles inattendues sur l'honneur de la famille avaient séduit EDMUND.

« – Permettez-moi encore, Sir EDMUND, de vous désigner JOHN qui remplace HENRI, le valet de chambre de votre père qui est parti – il s'agissait de l'homme qui tenait le flambeau – et pour vous Miss

ELLEN... », il désigna le hall où attendaient trois femme alignées, « voici JANE, votre femme de chambre – la servante fit une révérence – et vous reconnaissez peut-être Madame WARDLEY qui était déjà la gouvernante de votre père. » Il s'agissait de sa propre femme.

Celle-ci sourit et lui déclara :

« – Je suis heureuse de vous retrouver une belle jeune fille, Miss ELLEN »

La sœur d'EDMUND, émue de reconnaître celle qui, tant de fois, alors qu'elle était enfant, lui avait donné des confitures, l'avait consolée lorsqu'elle avait été grondée par la nurse, lui avait appris des chansons, l'avait soignée, s'avança vers elle et l'embrassa en lui disant :

« – Moi aussi, chère NANIE... »

Son frère devait le lendemain lui faire quelque reproche de cette familiarité qu'elle ne regretta néanmoins pas.

Enfin fut présentée brièvement une cuisinière qui avait remplacé le chef français de leur père.

Connaissant sa fonction et désireux de prévenir une remarque qui pouvait venir, HUMPHREY ajouta :

« – Nous sommes tout à fait désolés, sir, du retard mis à aller vous chercher à Guildford. La jument s'est brusquement déterrée à moitié d'un pied et boîtaït. ALFRED le palefrenier a pensé préférable de ramener la voiture et ils ont dû enlever le fer et en remettre un, avec son aide aux écuries... »

EDMUND, sa colère passé, était désireux de marquer son autorité à propos de ce retard, sans toutefois être désagréable pour le vieux serviteur. Il lui répondit en souriant du coin des lèvres :

« – Il faudra faire vérifier la veille des courses à l'avenir, n'est-ce pas, HUMPHREY ? »

« – Certainement, Sir » fit le majordome qui avait parfaitement compris les intentions de la remarque de son jeune maître.

Le dîner était prêt. Après avoir été conduits dans leurs chambres – celle du maître pour EDMUND – et avoir fait un peu de toilette, les deux jeunes gens descendirent dans la grande salle où, installés face à face aux deux bouts de la longue table éclairée par des chandeliers d'argent, il furent servis par le majordome et le valet de chambre, alors qu'un grand feu pétillait dans la cheminée de marbre sculpté.

Placé au haut bout où se tenait son père, EDMUND se raidit. Sa sœur l'imita. Ils se sentaient tous les deux tenus – et sauvés dans l'orage qu'ils affrontaient – de jouer le rôle attendu du Baronnet de Sticleford et de l'Honorable Miss sa sœur.

★

★ ★

Le lendemain, le valet de chambre tirait les rideaux dans la chambre d'EDMUND en lui disant :

« – Bonjour, Sir, il est huit heures, le temps est au beau, au moins pour la matinée, semble-t-il. Voudrez-vous m'indiquer, Sir, le costume que vous souhaitez que je prépare ? »

« – Le marron foncé, JOHN, avec les culottes pour le cheval et les bottes ; et vous direz de faire seller Prince ».

« – Oh, c'est que... je regrette, Sir, Prince a été vendu il y a plus de deux ans maintenant... ». Après une hésitation, il ajouta : « Monsieur WARDLEY vous précisera ceci, Sir »

« – Bien, répondit EDMUND, je mettrai la culotte beige »

Il fit une toilette rapide avec le broc de faïence d'eau chaude apporté par le domestique et, habillé, descendit à la salle où un petit déjeuner abondant était préparé, et fut complété par une viande froide à sa demande. Il embrassa rapidement sa sœur et fit aussitôt appeler le majordome en s'asseyant.

« – On me dit que nous n'avons plus Prince, HUMPHREY ? »

« – Oui, c'est exact, Sir, il a été vendu sur les ordres du régisseur des terres et de votre oncle WILLIAM. Nous n'avons plus de chevaux de selle ici. Votre régisseur, HUGH STOCKDALE, vous confirmera bientôt ceci, Sir. Il a été averti de votre arrivée et se propose de venir s'entretenir avec vous demain matin, si vous ne donnez pas d'autres instructions... »

L'air contrarié, EDMUND répondit :

« – C'est bien, HUMPHREY, je le verrai demain »

Le majordome reprit :

« – Si vous n'y voyez pas d'inconvénient également, Sir, Madame WARDLEY compte venir voir votre sœur dans une heure pour fixer les repas... »

« – Oui, naturellement... » EDMUND fit un geste léger de la main pour appuyer son accord et terminer l'entretien.

HUMPHREY sorti, il s'aperçut de l'expression abattue de sa sœur :

« – Vous n'avez pas l'air réjouie, ELLEN, quelque chose ne va pas ? »

Se raccrochant à cette question comme à une bouée, la sœur d'EDMUND débita d'un trait sa contrariété :

« – Oh, j'ai passé une nuit affreuse, EDMUND, avec toute cette pluie, ces trombes, ces gargouillis, ces cataractes qui se sont déversées toute la nuit... et cette obscurité dans cette chambre et ces couloirs où j'étais toute seule... tout cela m'a véritablement empêchée de dormir. »

« – Il fallait sonner pour JANE, ELLEN, elle vous aurait apporté une tasse de thé... ». Comprenant cependant que sa sœur ne voulait pas avouer qu'elle avait eu peur, il reprit, en la regardant en souriant :

« – C'est vrai qu'il y a une infinité de toits dans notre château, ELLEN, et beaucoup sont anciens et

n'ont pas de gouttières... si vous étiez encore vraiment ennuyée, sonnez pour qu'on appelle votre grand frère. Il sera toujours là pour venir vous rassurer. »

Touchée au point sensible de ses véritables craintes, ELLEN remercia son frère en souriant. Il lui proposa de profiter du soleil matinal pour faire le tour du jardin, dès qu'elle aurait ordonné les menus avec la gouvernante. Ainsi exprimée, cette proposition flatta l'amour-propre de sa sœur et lui fit oublier ses inquiétudes nocturnes.

EDMUND sortit, avide de sentir l'air froid et vif de la campagne, et de contempler le vieux manoir familial qu'il retrouvait. L'allée gravillonnée lavée à neuf par la pluie, scintillait de-ci de-là par les petites gouttes qu'elle avait gardées. Elle crissa sous ses pas. Arrivé à la grille de l'entrée, il jeta un coup d'œil sur la campagne qui s'offrait à lui, ses arbres, quasi-dénudés en raison de la saison, qui montraient leur ramures vigoureuses, les haies hérissées aux allures de fourrure brune dans les lointains, les près toujours verts, les labours sombres. A deux cents pas, les deux cèdres familiers qui ouvraient orgueilleusement l'allée extérieure, étendaient leurs branches sombres et vénérables.

Il s'imprégna un moment de ce décor si différent de celui des rues de la capitale et qui allait être celui de leur nouvelle vie, et il se retourna pour contempler le manoir familial.

L'allée, encadrée de pelouses fauchées ras, était bordée au-delà, de chaque côté, par de vieux ifs, hauts et soigneusement taillés. Le renflement que la taille leur avait procuré à quelques pieds du sol accentuait l'allure théâtrale que leurs deux rangées donnaient aux bâtiments.

Ceux-ci bâtis au début du XVII^e siècle, sous le roi JAMES I^{er}, en briques que le temps avait assombries, offraient d'abord une vaste façade à deux hauts pignons triangulaires, séparés par un espace qui faisait ressortir le haut toit horizontal de tuiles plus foncées. Ce dernier était surmonté, à droite et à gauche, par de hautes cheminées anciennes dessinées par PUGIN et faites de briques de couleurs disposées en spirales, en croisillons ou en échiquier. De larges fenêtres vitrées aux bois et aux encadrements blancs animaient cet espace rouge massif et, dans la partie de la façade qui séparait les deux pignons, un porche à deux colonnes de pierre, supportant un simple linteau de pierre blanche en avancée, surmontait un perron peu élevé.

Vers la droite, un gros buisson, de rhododendrons crut se souvenir EDMUND, cachait le bas de la jonction de ce vaste corps de logis avec un bâtiment carré, de briques également, avancé et beaucoup plus élevé qui, malgré les deux courts pignons qui le surmontaient à son faite, prenait l'allure d'une tour de défense massive, adoucie cependant par les larges fenêtres vitrées qui y avaient été percées. Les pelouses et les deux hautes rangées d'ifs, à la verdure avivée par